

Le supplice de Danny

▷ Lévy s'efforce de comprendre comment ce collégien britannique d'origine pakistanaise, archétype d'une intégration réussie, va basculer dans la nuit du terrorisme islamiste. Cette incarnation contemporaine du mal fascine l'auteur. A quel moment sont apparues les racines démoniaques chez le brillant Omar ? Omar, qui est de fait le principal personnage de ce livre, témoignage sur « l'horreur de l'époque ».

Il faut suivre BHL à travers les faubourgs désolés de Karachi ; entrer avec lui dans la baraque où Pearl a été détenu et égorgé ; se faufiler à ses côtés à l'intérieur d'un repaire d'al-Qaïda. Il faut l'accompagner dans des quartiers de la métropole où la haine de l'Occident fait de vous une cible. Dans les pas du journaliste américain, l'écrivain français rencontre d'énigmatiques informateurs, interroge des flics inquiétants, rend visite à des mollahs aussi fanatiques que sentencieux. Il découvre qu'un des premiers gourous de Ben Laden, celui-là même que cherchait à rencontrer Pearl, avait exercé ses talents d'agent recruteur à Brooklyn. A Dubaï, un ami banquier lui explique comment les traders d'al-Qaïda ont autofinancé l'attentat du 11 septembre en spéculant sur des actions d'United Airlines. A Kandahar, le chef de la police lui raconte les relations entre Omar et Ben Laden. Puis c'est Los Angeles, Londres, New Delhi. Et retour à Karachi et Islamabad. Portrait saisissant de ces deux villes où flotte « une odeur d'apocalypse ».

Au milieu de ce tourbillon de fausses pistes, de vrais indices, de déceptions et de découvertes inespérées, l'enquêteur tâche de garder la tête froide, de relier les fils éparpillés, de faire la part des faits et des intuitions.

Une thèse s'impose à l'auteur : le crime d'une bande de fanatiques sanguinaires est un crime d'Etat, couvert par une partie des services pakistanais. Pearl s'était-il montré « *over intrusive* » sur un sujet trop sensible : les efforts de certains idéologues, parmi eux les pères de la bombe atomique pakistanaise gagnés à la cause islamiste, pour fournir à al-Qaïda des armes de destruction massive ?

Menée à un train d'enfer, cette histoire est aussi une réflexion sur les dangers du siècle qui commence. Le journaliste-philosophe se fait parfois romancier, en témoigne la reconstitution du meurtre de Daniel Pearl, le premier des extraits que *Le Point* a choisi de publier.

La décapitation de Daniel Pearl, reconstituée par l'auteur, se passe le 31 janvier 2002 dans une mesure d'un quartier de Karachi, Gulzar-e-Hijri. Le journaliste américain du *Wall Street Journal* a été enlevé le 23 par des « fous de Dieu » pakistanais, alors qu'il enquêtait sans doute sur la prolifération nucléaire au profit des terroristes islamistes.

« C'est en entrant dans la pièce qu'il comprend.

Il n'y croit toujours pas, mais il comprend.

Leur tête, d'abord.

L'air attentif qu'ils ont ce matin.

Cette communauté de terreur qu'il devine dans leur façon de se tenir et de le regarder avancer.

Il savait, à force de parler, que Bukhari, le chef du commando, avait le sang d'une bonne douzaine de chiites sur les mains. Il savait que Amjad Hus-sain Farooqi ou Lahori, le chef du Lashkar-i-Janghvi, étaient liés à al-Qaïda. Mais il savait sans savoir. Ils avaient beau le lui dire, Bukhari avait beau lui avoir lancé, l'autre soir, avec un rire d'enfant : « Toi, tu as peut-être un ange, moi j'ai un démon », ils avaient trop bonne tête, pour qu'il les voie comme des tueurs.

Là, tout à coup, ça y est.

Muets, les mains croisées dans le dos, la mine sinistre à la faible lueur des lampes à pétrole disposées au centre de la pièce et qui font une clarté vacillante, ils ont leur autre visage : celui qu'ils devaient avoir quand ils coulaient dans la chaux vive les enfants chiites des familles voisines de la mosquée de Binori Town à Karachi ; il a lu un article, un jour, sur ce sujet-là, brusquement, il comprend.

Et puis il y a ces trois types dans le coin de la pièce, près de la porte, qui n'étaient pas là hier et qui, assis sur leurs talons, des canettes de soda vides à leurs pieds, semblent l'esprit ailleurs, ou en prière : ils ont le foulard à carreaux

rouges et blancs des combattants palestiniens mais, à leur longue tunique blanche relevée sur les mollets, à leurs pieds nus, au poignard à manche de corne de vache recourbé qu'ils portent, tous trois, à la ceinture et que l'on appelle, à Sanaa, le *jambiya*, il reconnaît des Yéménites.

« Couche-toi ! » ordonne Bukhari, voix sourde, caverneuse, comme s'il se parlait à lui-même.

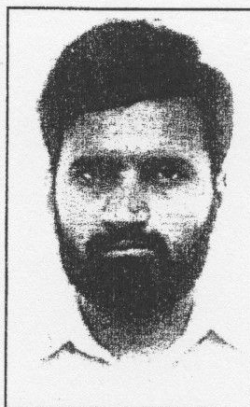
Le sol est nu. Il fait froid. Il ne voit pas où il faudrait qu'il se couche.

« Couche-toi ! » s'impatiente Bukhari, un ton plus haut.

Et, à sa grande surprise, il s'avance vers lui et lui donne un coup de pied dans les tibias qui le fait tomber sur les genoux tandis que les autres se jettent sur lui – deux lui lient les mains avec un bout de corde verte et l'autre, qui sort des plis de sa tunique une seringue énorme, lui relevant la chemise pour le piquer au ventre.

Il se débat : « Vous êtes fous, que faites-vous ? je suis votre ami. » Mais eux le frappent, maintenant. Bukhari lui crie : « Tais-toi », et eux lui donnent des coups de pied dans le ventre, dans la tête. Il se tait. Il halète. Il essaie de se protéger le visage. Il est ivre de stupeur et d'effroi. Puis, quand il a trop mal pour se relever seul, ils le prennent sous les bras et le remettent debout. [...]

« Tu vas répéter après moi, lui dit alors Bukhari, en sortant un papier de sa poche et en faisant signe de se lever à l'un des Yéménites qui tient un Caméscope avec moniteur intégré sur le côté que, gêné par la sueur qui lui coule



Naeem Bukhari. C'est le responsable des geôliers de Pearl. Lui qui lui fera répéter son texte pour la vidéo. Danny savait qu'il avait le sang d'une bonne douzaine de chiites sur les mains.